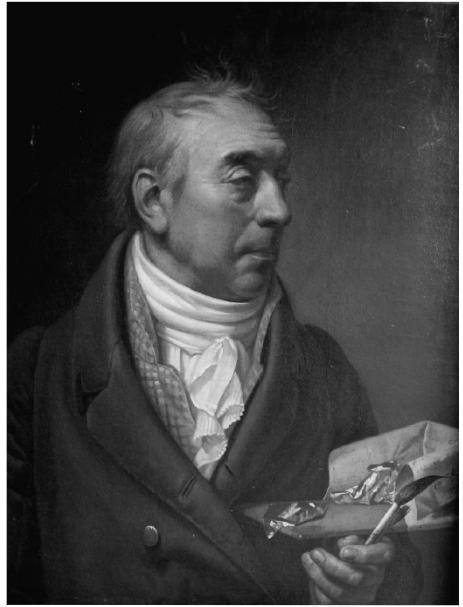


Le don par Marceline Desbordes-Valmore du portrait de son père au musée de la Chartreuse

PHILIPPE GAMBETTE

Le musée de la Chartreuse à Douai conserve deux portraits d'Antoine-Félix Desbordes, le père de Marceline Desbordes-Valmore, par le frère de ce dernier, Constant Desbordes. Le plus grand, rectangulaire, a été donné au musée par Marceline Desbordes-Valmore en 1844¹. Un autre, plus petit, en médaillon, provient d'un don d'Hippolyte et Prosper Valmore en 1859².

L'un de ces deux portraits a probablement été exposé au Salon de Douai en 1823 : d'après le catalogue³, Constant Desbordes y expose un « Portrait de Félix Desbordes, frère de l'auteur », en plus d'un « Portrait de Mme Desbordes Valmore (Dessin) », d'un auto-portrait, et du tableau « Une scène de vaccine » qu'avait commandé le ministère de l'Intérieur, et qui a été déposé au musée de la Chartreuse par le musée du Louvre en 1890.



Constant Desbordes, Portrait d'Antoine-Félix Desbordes, vers 1809, Musée de la Chartreuse, Douai.

1. Site Musenor : <https://webmuseo.com/ws/musenor/app/collection/record/2259> ; base Joconde : <https://www.pop.culture.gouv.fr/notice/joconde/00000060560>.

2. Anne Labourdette, « Liste des documents exposés » dans *Marceline Desbordes-Valmore, une artiste douaisienne* à l'époque romantique, Douai, Musée de la Chartreuse, 2009, p. 63 ; site Musenor : <https://webmuseo.com/ws/musenor/app/collection/record/2269> ; base Joconde : <https://www.pop.culture.gouv.fr/notice/joconde/00000060563>.

3. Société des amis des arts de la ville de Douai, *Explication des ouvrages de peinture, dessin, sculpture, modelure, gravure, etc., etc., exposés au salon de la ville de Douai du 5 au 30 juillet 1823*, Douai, Wagrez aîné, 1823, p. 21.

Le don de Marceline Desbordes-Valmore fait suite à un échange épistolaire avec Hippolyte-Romain Duthillœul. Elle correspondait depuis des années (1822 au moins) avec celui qui sera en 1826 fondateur du journal douaisien *Le Mémorial de la Scarpe* et en 1834 bibliothécaire de la ville de Douai. Elle lui envoyait alors des poèmes, parfois inédits, pour publication dans le journal qu'il dirigeait. En 1838, dix ans après la mort de son oncle à Paris, Desbordes-Valmore mentionne dans une lettre envoyée le 21 décembre 1838 à Duthillœul⁴ une notice biographique qu'elle a rédigée à propos du peintre :

Dites-moi, je vous prie, où je dois déposer la notice que j'ai faite sur mon oncle, et si vous vous occupez toujours de la biographie de vos peintres flamands. Ce travail mélancolique pour moi vient de remplir quelques-unes de mes nuits et je désire savoir l'usage que j'en dois faire à présent. Ce rouleau serait d'un port bien trop coûteux par la poste, où faut-il que je l'adresse si vous voulez encore que je vous l'envoie ?

Cinq ans plus tard, le projet de publication se précise, Desbordes-Valmore écrit le 30 novembre 1843 à Duthillœul⁵ :

Je me sens inquiète de votre silence et je crains que l'envoi que j'ai eu l'honneur de vous faire, il y a environ un mois ou six semaines, ne vous soit point parvenu. J'ai prié Monsieur Obez, libraire rue de Bellain à Douai, de remettre dans vos mains une grande lettre contenant la notice sur mon oncle, que j'avais trop tardé d'écrire. Aurait-il remis ces papiers chez Madame Saudeur et ne seraient-ils pas parvenus jusqu'à vous ? J'en serais très mortifiée, Monsieur, car j'avais sincèrement à cœur de répondre autant que possible à un de vos souhaits, et tout incomplets que soient les souvenirs qui se rattachent au travail que vous méditez, leur rédaction confuse était du moins un témoignage du désir que je garderai toute ma vie de vous prouver ma gratitude pour tant d'honnêtes procédés.

De plus, Monsieur, je vous ai dit trop faiblement la sérieuse satisfaction que j'éprouve de vous devoir un témoignage durable d'estime pour le meilleur des hommes. La distinction de l'écrivain ajoute tant de valeur à la vérité même !

À la fin de cette lettre⁶, Desbordes-Valmore demande à Duthillœul :

Veillez ne pas oublier de me dire si quelque ouvrage de mon oncle est compté au nombre de ceux de vos peintres dans le musée de Douai.

Je croirais, je vous le répète, acquitter un devoir en consacrant quelque grande

4. Ms 1620-3-365 BMDV, les transcriptions de ces extraits de lettres sont de Pierre-Jacques Lamblin. Un projet d'édition de la correspondance de Marceline Desbordes-Valmore est en cours, sous la direction de Christine Planté.

5. Ms 1620-3-366 BMDV.

6. Ms 1620-3-366 BMDV.

Le don par Marceline Desbordes-Valmore du portrait de son père

preuve de son talent à sa ville natale. Ce sacrifice me serait doux, il a beaucoup aimé cette ville.

On peut lire de la main de Duthillœul, écrit au bas de la lettre :

Sur ma réponse négative, elle a fait à la ville de Douai le don du portrait de son père, peint par Constant Desbordes.

Marceline Desbordes-Valmore lui annonce effectivement le don dans une lettre envoyée le 9 février 1844⁷ :

Comme vous avez agréé, au nom de la ville de Douai, le tendre hommage et sacrifice pieux que je lui ai fait d'un ouvrage de mon oncle, je l'enverrai au printemps, privé d'une bordure que j'aurais voulu y joindre, mais dont mon mauvais sort me prive d'orner une des bonnes pages de votre peintre. - Faudrait-il adresser cette caisse au Musée ? J'attends un mot encore d'instruction pour ne faire aucune gaucherie.

La note manuscrite collée au dos du portrait par Constant Desbordes d'Antoine-Félix Desbordes reproduit une lettre à Hippolyte-Romain Duthillœul conservée à la Bibliothèque municipale de Douai⁸.

Paris. 19 mars [1844].

Monsieur et cher compatriote.

Votre âme vous dira ce qui vient de se passer dans la mienne. Mon pieux hommage est présentement dans vos mains, c'est vous qui l'offrirez à la ville natale de votre peintre et c'est honorer le peintre et la ville qui n'avait aucune preuve parlante de son amour. Je me suis arrachée avec larmes du portrait de mon père. – Si l'on vivait toujours, je sens que vous ne l'auriez pas reçu. Mais de douces et tristes arrière-pensées m'ont aidée à cet adieu précoce. Il est présentement dans un sanctuaire, à l'abri des mutations du sort.

Avant de l'avoir retrouvé ailleurs, mon âme ira le saluer là au milieu de tout ce qu'il a aimé. Ne me plaignez donc pas, cher Monsieur. J'ai eu, moi, de quoi me consoler car j'ai accompli cette action comme un devoir envers les deux frères, et jamais frères ne se sont plus aimés.

Ce portrait a eu les honneurs du Salon en 1819, je crois, et la médaille d'or, qui n'a pas rendu le peintre plus fier. Sinon la vie, jamais portrait n'a été plus ressemblant.

Vous aurez la bonté de me rassurer et de me dire si cet envoi vous est bien arrivé. Vous aurez compris, j'en suis sûre, le sentiment particulier d'estime qui m'a fait vous l'envoyer directement, afin que ce soit par vous que ma chère ville natale en

7. Ms 1620-3-367 BMDV.

8. Ms 1620-3-368 BMDV.

reçût l'offrande au nom de
votre sincère et attachée
Marceline Valmore Desbordes.
Mon mari vous salue bien cordialement.
[Sans adresse. Lettre à Hippolyte-Romain Duthillœul à Douai.]

Duthillœul intègre dans l'ouvrage *Galerie douaisienne ou biographie des hommes remarquables de la ville de Douai*, qu'il publie en 1844, une biographie du peintre⁹, qui inclut des extraits de cette notice biographique de Constant Desbordes¹⁰, exposée à la Bibliothèque nationale de France lors de l'exposition du centenaire de la mort de Desbordes-Valmore, fin 1959¹¹. Une comparaison entre le texte du manuscrit envoyé et celui publié¹² permet de constater que Duthillœul complète les souvenirs de la poète par quelques précisions sur plusieurs œuvres de Constant Desbordes et leur lieu de conservation. Il corrige la date de naissance du peintre et supprime l'âge de 125 ans qu'attribue Marceline Desbordes-Valmore à un de ses grand-oncles centenaires éditeurs exilés aux Pays-Bas, et qui auraient proposé à sa famille de se convertir au protestantisme pour bénéficier de leur héritage¹³. Duthillœul reprend l'information selon laquelle un portrait d'Antoine-Félix Desbordes par son frère Constant lui aurait valu une médaille d'or au Salon de 1819. Georges Monval confirme que l'artiste a été « médaillé en 1819¹⁴ », mais le catalogue du Salon évoque un seul tableau du peintre¹⁵ : « 1617 - Portrait de l'auteur ». L'ouvrage *Lettres à David, sur le Salon de 1819. Par quelques élèves de son école. Ouvrage orné de vingt gravures* (1819), donne quelques précisions : « Nous n'avons pas dû passer sous silence un portrait qui fait connaître la figure de l'artiste en même temps que son talent. Cette tête blanchie par l'étude plutôt que par les ans est pleine d'expression et de vérité. M. Desbordes présente le pinceau, instrument de son succès : plus d'un artiste, en le voyant, éprouve le désir de le lui

9. Hippolyte-Romain Duthillœul, *Galerie douaisienne, ou biographie des hommes remarquables de la ville de Douai*, Douai, Adam d'Aubers, 1844, p. 108-115.

10. Ms 1506-109 BMDV.

11. Roger Pierrot, Marie Cordroc'h, Edmond Pognon, *Marceline Desbordes-Valmore : 1786-1859 ; exposition organisée pour le centenaire de sa mort, Paris, Bibliothèque nationale*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1959, p. 8.

12. Le résultat d'un alignement automatique entre les deux versions par l'outil en ligne MEDITE peut être consulté à l'adresse <http://societedesetudesmarcelinedesbordesvalmore.fr/infolettre/2021-12-Comparaison-biographie-Constant-Desbordes>.

13. Francis Ambrière a démonté ce mythe en évoquant la descendance des deux imprimeurs-libraires originaires de Saumur et installés à Amsterdam, Henri Desbordes (1649-1722) et Jacques Desbordes (1667-1718) et en doutant de la parenté avec Marceline Desbordes-Valmore. *SVI*, p. 24-25.

14. Georges Mondain Monval, *Les Collections de la Comédie-Française ; catalogue historique et raisonné*, Paris, Société de propagation des livres d'art, 1897, p. 105.

15. *Explication des ouvrages de peinture et dessins, sculpture, architecture et gravure des artistes vivans exposés au Musée royal des arts, le 25 août 1819*, Paris, C. Ballard, 1819, p. 171.

dérober¹⁶. » Le pinceau qui était aussi un instrument de travail d'Antoine-Félix Desbordes, peintre en armoiries, a pu conduire à une erreur d'interprétation du tableau comme un auto-portrait.

Le texte de Duthillœul se termine par ces lignes :

C'est à l'amour pour notre cité, de celle que nous pouvons avec justice nommer la muse du Nord, que notre musée doit l'inestimable avantage de posséder un des tableaux de Constant-Joseph Desbordes.

La poète s'interroge pourtant sur le devenir de ce portrait, écrivant à son amie douaisienne, Héloïse Saudeur mère, probablement en 1844 :

Dites-moi, chère Héloïse, si le portrait de mon père est enfin admis au musée. J'ai besoin de le savoir, sans dire d'où je le sais, soyez tranquille. Mais je ne peux laisser une telle chose passer indifférente. Ce serait avoir jeté une partie de moi-même dans la rue¹⁷.

Le 23 septembre 1847, elle écrit à son frère Félix Desbordes « Tu ne m'as jamais dit si tu étais allé voir le portrait de notre père au Musée de peinture à Douai¹⁸ ». Elle insiste le 12 janvier 1848 dans une autre lettre :

Tu ne m'as jamais répondu relativement au portrait de notre bon père, peint par mon oncle et que j'ai envoyé au Musée de Douai.

Ce portrait y est certainement et j'ai cru que ce serait un bonheur pour toi d'aller l'y voir. Bonheur douloureux, je le sais, comme tous ceux qui nous restent. J'ai dans le temps beaucoup pleuré de cet hommage au pays de mon père, mais je l'ai courageusement fait dans l'idée secrète que son âme en serait contente, que le talent de notre pauvre oncle serait ainsi en souvenir à sa ville natale et que ce portrait fort beau, qui a valu (à Paris) la médaille d'or à son peintre, ne courrait plus ainsi le risque d'être perdu ou gâté durant les absences forcées dont nous étions menacés à chaque instant. Ne vas-tu pas au musée ? Est-ce un obstacle ou un chagrin pour toi¹⁹ ?

Marceline Desbordes-Valmore a également assuré une forme de postérité littéraire à son oncle, par le roman *L'Atelier d'un peintre*, où, explique-t-elle

16. *Lettres à David, sur le Salon de 1819. Par quelques élèves de son école. Ouvrage orné de vingt gravures*, Paris, Pillet aîné, 1819, p. 254. Nous n'avons pas trouvé plus d'informations sur ce portrait dans le chapitre XIV sur les portraits de l'*Annuaire de l'École française de peinture, ou Lettres sur le Salon de 1819, par M. Kératry* (1820), ni dans la partie sur les portraits du chapitre IV.

17. Ms 1620-5-502 BMDV.

18. Ms 1620-6-741 BMDV.

19. Ms 1620-6-744 BMDV.

dans sa note biographique, « sous le nom de Mr Léonard j'ai tracé de mon oncle le portrait le moins imparfait que j'ai pu. » Après sa mort, Hippolyte et Prosper Valmore poursuivent cette démarche en donnant en 1859 au musée de Douai, en plus de l'autre portrait d'Antoine-Félix Desbordes par son frère, deux autres œuvres de Constant Desbordes : *Un Œil entouré de Myosotis*, disparu pendant la Première Guerre mondiale, dont une copie est conservée au Louvre²⁰, ainsi que le portrait de Marceline Desbordes-Valmore devant un exemplaire des *Œuvres de Fénelon*²¹. Hippolyte poursuivit la transmission en offrant au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale de France, le 20 octobre 1881, quelques jours avant la mort de son père, deux portraits de sa mère dessinés au crayon par Constant Desbordes²².



Reproductions de portraits de Marceline Desbordes, crayons de Constant Desbordes, conservés au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale de France, Ne 31 Rés. ; (a) En buste de profil, le visage de trois quarts à gauche, la tête nue, les cheveux bouclés, reproduit dans *Lettres de Marceline Desbordes à Prosper Valmore*, Volume 1, Paris, Éditions de la Sirène, 1924, après page XVI ; (b) À mi-corps de profil à gauche, la tête couverte d'un turban, reproduit dans le document Ms 1848-17 de la Bibliothèque municipale de Douai.

20. <https://collections.louvre.fr/ark:/53355/cl020037025>.

21. <https://webmuseum.com/ws/musenor/app/collection/record/2261>.

22. Roger Pierrot, Marie Cordroc'h, Edmond Pognon, *Marceline Desbordes-Valmore. 1786-1859. Exposition organisée pour le centenaire de sa mort*, Paris, Bibliothèque nationale, 1959, p. 50.

Notice biographique de Marceline Desbordes-Valmore sur Constant Desbordes

Transcription par Philippe Gambette du manuscrit Ms 1506-109 de la BMDV, numérisé par Delphine Mantiennne²³.

Marie Constant Desbordes est né à Douay, rue de la cuve d'or, baptisé à Notre Dame, vers l'année présumée 1764, fils d'Antonin Desbordes, horloger, né à Genève d'une famille protestante, et de Marie Anne Quiquerey, qu'il épousa au Quesnoy, d'une famille aussi protestante, alliée à M. de Turenne, une Turenne, cousine de Marie Anne Quiquerey, et chanoinesse pauvrement établie à Douay, et mère de six enfants, notre cousine Turenne avait, dit-on, plus de quatre-vingts ans lors de sa dernière visite à Douay, qui eut lieu, je présume, en 1788.

Marie Constant Desbordes fut le dernier enfant de son père, fort adonné aux voyages lointains, pensionné de la princesse Charlotte des Pays Bas, pour son grand talent en horlogerie. L'aîné des trois fils qui naquirent de ce mariage, se nommait Louis ; il fut peintre et doreur. Le second fils se nommait Antoine Félix (c'est mon père). Il fut également peintre et doreur. Il excellait dans le blason, les équipages et les ornemens d'église. Il avait onze ans de plus que son frère Marie Constant, et durant les longues absences de leur père, il fut à la fois le père et le frère de ce dernier enfant, qu'il éleva de concert avec sa mère et lui donna toujours les témoignages d'une tendresse qui ne s'est jamais démentie. Antoine Félix était de plus le seul appui de sa mère, dont la vie austère et indigente était comme un long veuvage. Ses six enfans furent le fruit de six apparitions furtives de leur père, dont le caractère inquiet ne pouvait s'arrêter auprès de sa femme, ni lui permettre de vivre tout-à-fait loin d'elle. De vifs élans d'une tendresse profonde le ramenaient tout-à-coup. Après six mois ou un an qui semblait heureuse, il disparaissait encore, et ne donnait plus de ses nouvelles, jusqu'à un nouveau retour inespéré. Cette alternative fit de Madame Desbordes la femme la plus triste, la plus vertueuse et la plus grave que l'on puisse voir au monde. Elle vécut de son travail, de celui de son fils Félix, qui l'aida seul à élever ses six enfans ; son mari ne revint plus à Douay que pour y mourir.

Marie Constant avait alors onze à douze ans. Il alla de compagnie avec son frère Félix recevoir la bénédiction de son père, au Signe de la croix, dans le Canteleux, où il était descendu, ne voulant pas donner à sa femme la douleur de mourir chez elle. Il exigea même que son fils Antoine Félix le fit conduire à l'hospice, où Louis, l'aîné des trois frères, fut l'accabler de reproches. Son père mourant le maudit, et après avoir béni Félix et le petit Constant il expira dans la soixante dix ou douzième année de sa vie errante. Il était, dit-on, d'une beauté frappante. Monsieur Duthillœul fera tel usage qu'il croira convenable de ces détails.

23. <http://societedesetudesmarcelinedesbordesvalmore.fr/oeuvrepoetique/pdf/Ms1506-109%20Notice%20biographique%20Constant%20Desbordes.pdf>.

Félix Desbordes, qui était sur le point de se marier alors et qui fit bénir sa fiancée par son père au lit de mort, continua de veiller à l'éducation de Constant, qu'il éleva dans l'exercice de la peinture. Les écoles de Douay trouvèrent en lui un sujet rempli d'intelligence et de bonnes mœurs. Il fut un jour couronné à l'hôtel de ville, et reporté en triomphe, couronne en tête chez sa mère, qui s'évanouit sur le seuil.

Après ce doux triomphe, son frère Félix le conduisit à Paris pour le placer dans l'école de Monsieur Brenet et l'y maintint honorablement durant douze années. Il en devint un des élèves les plus distingués et travailla constamment avec Gérard, qui signa plusieurs de ses copies et demeura constamment son ami, n'ayant eu jamais alors, et depuis, qu'à le blâmer de son excessive modestie.

Après la prise de la Bastille, il revint à Douay, pour visiter sa mère, qu'il avait en adoration, ainsi que son frère Félix. Le charme du pays natal arrêta sa fortune et sa carrière, comme vous pourrez le voir, Monsieur, dans le livre intitulé *L'Atelier d'un peintre*, où sous le nom de Mr Léonard j'ai tracé de mon oncle le portrait le moins imparfait que j'ai pu. Ma tendresse pour lui n'a pas osé le louer plus qu'il n'eût voulu l'être par personne. J'ai dit la modeste vérité sur cette âme honnête et ardente à la fois ; pareille à celle de sa mère, dont il avait bu le lait triste.

Doué d'une voix étendue, sonore et sensible, il ravissait par son chant. Ce fut en compagnie de ses amis, Colin, Moreau, Valier, etc., qu'il s'aventura à jouer et à chanter la comédie bourgeoise.

Je ne peux préciser l'époque où il revint à Paris. Ce fut je crois, après que la révolution fut entièrement accomplie. Il a fait une immense quantité de portraits. (Celui de son frère Félix, que je possède, obtint la médaille d'or). Mr Paulée le fit travailler à quelques tableaux de famille.

Un bon tableau de l'origine de la vaccine lui fut commandé en 1822, je crois. Il l'exécuta ; j'ignore ce qu'il est devenu ; un tableau du pauvre Pierre²⁴ lui fut également commandé pour l'hôpital St Louis ; (Le pauvre Pierre). Mais il lui resta, par l'insouciance de Monsieur le docteur Alibert, à tenir sa promesse, et par la fierté de l'artiste qui ne voulut pas la lui rappeler. Seul et loin de tout ce qui lui restait de parent, il succomba, en 1827, à la mélancolie qui minait sourdement sa vie solitaire. Madame Récamier qui lui avait fait faire trois portraits de Monsieur le Duc de Montmorency, le visitait quelquefois. Elle n'eut pas de peine à s'apercevoir que le malheur avançait les jours du peintre, et peu de semaines avant qu'il cessa de souffrir, elle insista pour lui payer d'avance un nouveau portrait, que le peintre mourant ne devait jamais commencer.

24. Après avoir offert en 1824 un dessin préparatoire du pauvre Pierre à sa nièce, Constant Desbordes lui offre le tableau en 1825, ce qui contribue à l'inspirer pour l'écriture du poème « Le pauvre Pierre », publié dans *Poésies de Madame Desbordes-Valmore* [en deux tomes], t. II, Paris, Boulland, 1830, p. 209-234. Le poème, qui fait référence à un patient traité en 1812 par le docteur Alibert, est mentionné à plusieurs reprises dans la correspondance entre Marceline Desbordes-Valmore et son oncle à partir du 26 décembre 1823, jusqu'au 28 février 1826, quand elle évoque l'envoi du poème au docteur Alibert. À propos de la genèse du poème, voir *OP I*, p. 317-319.

Girodet l'admit plusieurs fois de travailler à ses toiles et signa deux portraits de l'empereur, redit par le pinceau de Constant Desbordes.

Une copie exacte du tableau de Raphaël, (la Ste Cécile tenant une orgue, entourée de St Jean, de St ... et d'une jeune figure de vierge dont le nom m'échappe²⁵) lui fut acheté cinq mille francs par le prince royal d'Espagne, alors prisonnier à Valançay. Ce tableau est présentement à l'Escurial. Mr Gérard dit à mon oncle, en ma présence ; « quand tu seras mort, cette copie magnifique vaudra quarante mille francs. »

Voilà, Monsieur, tout ce qui se présente des faits sur un parent aimé. Je lui ai connu deux idoles en littérature, Bernardin de St Pierre et Rousseau. L'imitation de Jésus Christ lui tenait lieu de sa mère, disait-il. Il n'en parlait que comme d'une sainte et jamais sans pleurer.

La famille du mari de cette mère vénérée devint catholique à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Les membres les plus riches de cette famille subirent l'exil pour garder leur religion et portèrent leur existence à Amsterdam. Ces deux frères Antoine Desbordes et ... Desbordes y établirent une vaste imprimerie, d'où sont sorties plusieurs éditions encore existantes des œuvres de Voltaire.

Vers 1790 ou 91, ces deux frères, millionnaires, centenaires (l'un deux avait 125, c'était Antoine) et tous deux restés célibataires à Amsterdam, écrivirent à Madame Desbordes, la mère de Félix de Louis et de Constant, pour lui offrir de laisser leur succession à la condition qu'ils rentreraient avec elle et nous tous, dans la religion protestante. Un conseil de famille se tint : ma grand mère fut inébranlable, ma mère s'évanouit et le refus partit pour Amsterdam.

Constant dit à ce sujet : tout ce que fait ma mère est bien fait. Mes parents pensèrent de même : qu'ils soient bénis par leurs enfans pauvres.

25. Voir Anne Labourdette, *op. cit.*, p. 39 ; Anne Labourdette, *Une pause ou une pose ? Sur le portrait de Marceline Desbordes par Constant Desbordes*, en ligne : <https://www.societedesetudesmarcelinedesbordesvalmore.fr/?p=1171>.